

## LE MUSEE DE MENGAO (Burkina Faso)\*

Bertrand GERARD  
(ORSTOM)

Un jour de novembre, S. Almsi, l'un des fils du dernier maître de la terre du Lurum (2) nous rejoignit dans le *yaabroogo*, la maison des aïeux (3), ainsi avions-nous nommé cette construction réalisée par les habitants du quartier Selge, celui où résidait alors (1980-1981) le chef du Lurum (4). Cette "maison" abrite des poteries qui témoignent de l'occupation de la région, par les Kurumba, depuis le quinzième siècle. Certaines avaient été découvertes par des villageois au cours de travaux agricoles ou d'aménagement de leur habitat, d'autres par moi au cours de prospections archéologiques destinées à identifier l'extension régionale de

---

\* Le village de Mengao est situé dans le nord du Burkina Faso. C'était le siège d'une chefferie coutumière dont le chef, le Lurum Yo était considéré comme le successeur des souverains du royaume Kurumdo du Lurum.

2. Le maître de la terre, *asendesa*, a la charge de l'autel de la terre, à Lurum Sende, qui marque l'appartenance de la population actuelle à la terre de ses ancêtres.

3. Des ancêtres, en tant qu'ils sont nommés lors des sacrifices ; il ne s'agit donc pas ici des ancêtres lignagers de chacun des quartiers du village, mais de la succession des chefs et maîtres de la terre, considérés comme les ancêtres du Lurum.

4. Le Lurum est aujourd'hui une petite entité administrative, un "village" composé de quatre quartiers principaux relativement proches les uns des autres. Ce village nommé Mengao est à l'origine, soit depuis la fin du dix-neuvième siècle, la résidence du souverain du Lurum, d'un ancien royaume politiquement démembré car passé progressivement sous le contrôle des Moose et des Peuls du seizième au dix-neuvième siècle.

cette tradition céramique. Parmi ces poteries, certaines urnes funéraires avaient été mises au jour par simple effet d'érosion ; "la terre recrache les cadavres" m'avait dit un vieux très inquiet de cette affaire. Pour les musulmans de la région, Peuls, Moose ou Kurumba, il s'agit-là d'histoires de Cafres, de païens, ces "choses" du passé témoignent du temps des ancêtres. Ce que la terre recrache peut être vendu, c'est une façon d'éloigner ce qui a appartenu aux ancêtres sans les insulter, c'est-à-dire, sans les détruire.

Après l'hivernage de 1980 : "Toute la récolte tient dans une boîte de conserve". Anne-Marie Schweeger-Hefel, ethnologue, qui travaille depuis plus de quinze ans avec les Kurumba (5), organise un soutien alimentaire qui "sauve le village". La préoccupation de tous est que la sécheresse persiste, les anciens réseaux de solidarité villageoise ou inter-villageoise ne fonctionnent plus ou très mal. De plus, aujourd'hui, pour tout, il faut de l'argent, de l'argent pour les cérémonies, les mariages, les "baptêmes", les funérailles, de l'argent pour se nourrir, il faut de l'argent pour se vêtir, pour reconstituer les petits troupeaux de caprins et d'ovins qui ont été vendus afin d'acquérir le mil provenant de l'aide alimentaire nationale ou internationale. "C'est l'argent qui fait tout", et cet argent, où le trouver ? Il n'y a pas, dans le Lurum, de ressources naturelles exploitables et la région n'est plus, comme dans l'ancien temps, excédentaire en mil. Alors, ce que la terre restitue de choses dont on a rien à faire, ces pots, ces bracelets, mais aussi ces objets associés à des rituels qui ne se pratiquent plus, tout cela peut être vendu : "L'argent, c'est la sauce de l'homme marié", il permet de transformer une nourriture fade en une bonne nourriture.

Dans cette maison, j'avais également déposé des "pierres de pluies", des lames de hache en pierre utilisées avant l'usage du fer. Ces lames, au Lurum comme dans bien d'autres lieux sont considérées comme "la dent" de l'éclair ou l'arme de la foudre. On les découvre, dit-on, à proximité d'arbres, de maisons, d'animaux ou de personnes foudroyées : "la pluie

---

5. Elle est co-auteur d'une monographie importante : *Die Kurumba von Lurum*, par Anne-Marie Schweeger-Hefel et Wilhelm Staude, Wien (Verlag A. Schendl), 1972. Elle est également l'auteur de deux autres ouvrages sur les forgerons et une classe de dignitaires de la terre, les *Buguba* publiés chez le même éditeur.

s'est occupée de lui", la pluie est l'instrument implacable de la justice divine : "l'éclair ne frappe que ce qui est mauvais".

J'avais tenu également et, cette insistance rencontra l'approbation des vieux, à ce que soient déposés dans ce petit musée villageois, non seulement ce qui témoignait de la "préhistoire" du Lurum mais également de son passé le plus récent. Les Kurumba sont des "gens de la terre", des *tengbiise*, aussi un inventaire aussi exhaustif que possible des outils agricoles récemment utilisés ou qui l'étaient encore s'imposait-il. Il existait, en effet, une grande variété de lames et d'emmanchures de bêches ou de houes adaptées d'une part à la nature du sol et d'autre part à la position de travail (debout ou fléchie) dont l'outillage utilisé aujourd'hui ne rend plus compte, peut-être ceci est-il dû à une meilleure qualité du fer de récupération, qui permet une certaine uniformisation du matériel.

L'imam s'était sinon opposé, du moins avait marqué une assez vive désapprobation quant à la perspective d'ériger une maison où seraient conservées les "choses" d'autrefois : "Je ne peux pas dire à un enfant, va là-bas voir les choses des ancêtres, le chemin de l'islam et celui des ancêtres, ce n'est pas le même chemin, le chemin de l'islam conduit à Dieu seulement. Mais je ne peux pas non plus interdire à un enfant de s'y rendre, je ne peux que lui dire, tu es musulman, tu sais ce que tu as à faire". De fait, les briques d'adobe que j'avais commandées pour la construction restèrent plusieurs mois dans la fosse où elles avaient été moulées. Un jour, après qu'un vieux m'eût demandé - "Que vas-tu faire ?" - je me rendis près de la fosse avec quelques enfants. Ils commencèrent à charger quelques briques sur le plateau de mon véhicule. Un vieux vint à passer, je le connaissais bien, il s'arrêta, nous salua et ramassa trois briques qu'il déposa à l'arrière du véhicule et il poursuivit son chemin, les enfants devinrent plus nombreux ; un autre vieux, puis un troisième agirent de même ainsi, une foule d'enfants s'attela au transport des briques jusqu'au lieu de la construction.

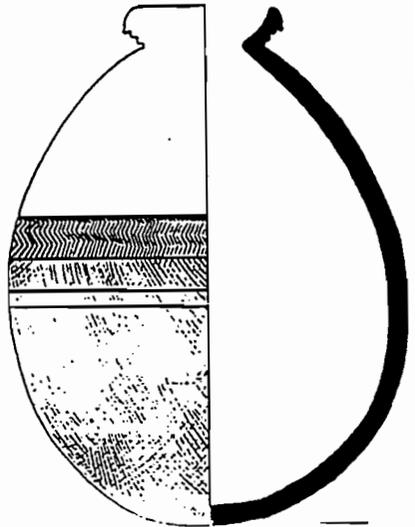
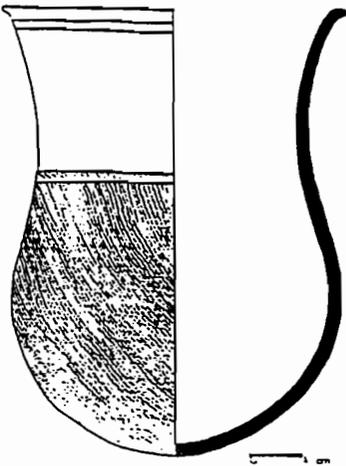
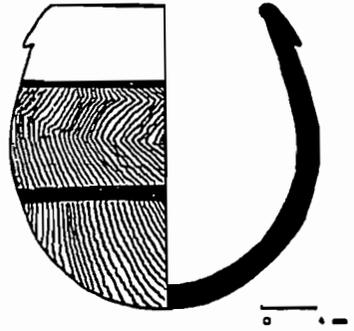
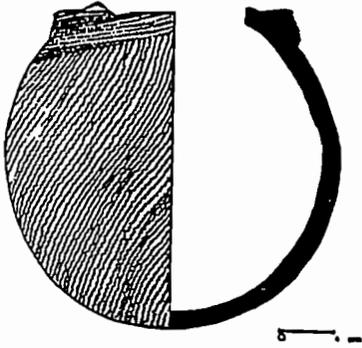
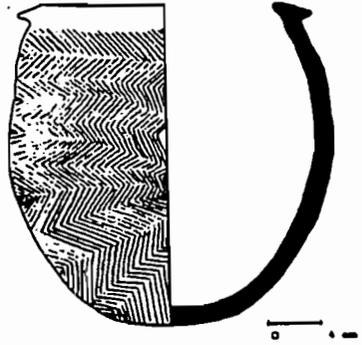
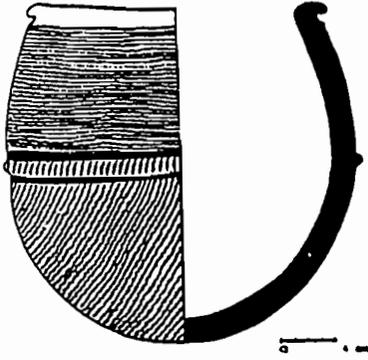
Quand je revins au village apportant les huisseries et les éléments de la toiture, je fus pris à partie par un dignitaire coutumier qui ne résidait plus au village : "C'est là l'emplacement de ma maison, vous auriez dû me demander mon avis avant d'y construire la vôtre". Ce dignitaire a pour

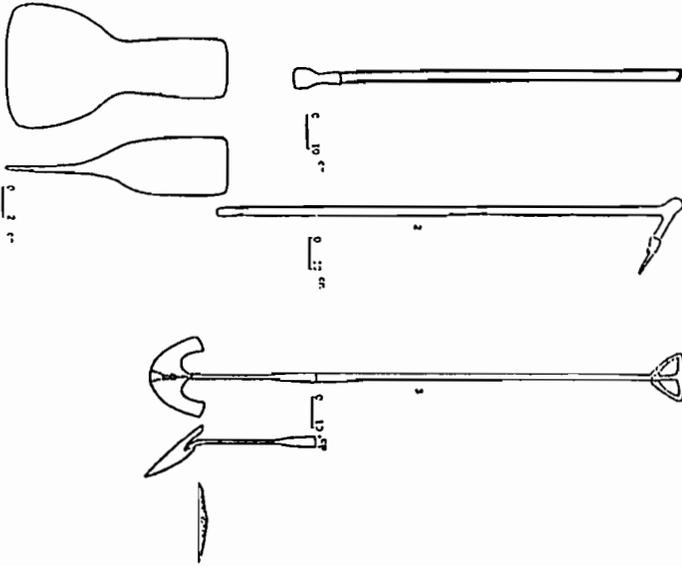
rôle d'exprimer publiquement la parole du chef, mais il n'exerçait plus cette fonction qu'à l'occasion des grandes cérémonies coutumières. De la maison, qui fut celle de ses prédécesseurs, il ne restait rien. Si le chef et moi-même nous avons décidé d'installer le musée à cet endroit, c'était bien que la parole du Lurum était devenue muette et que ce musée serait désormais le lieu où les vieux pourraient parler de l'ancien Lurum et en donner à voir les "signes" aux enfants issus de l'école publique et de l'école coranique du village. Je lui répondis : "Je suis venu visiter votre maison mais il n'y avait personne". Le vieux demeura perplexe, les autres se mirent à rire. Je poursuivis : "Qui peut décider de l'emplacement de cette maison, ai-je pu prendre seul cette décision ?". Le vieux me dit alors que j'avais bien répondu et que je pouvais poursuivre le travail.

La construction fut achevée et j'y déposai l'ensemble des collections d'objets que j'avais recueilli. Entre le moment où le chef et moi avons lié nos noms sur ce projet - "si vous gâtez votre nom, vous gâtez aussi le mien, si vous réussissez alors nous aurons réussi ensemble" - il s'était passé plus d'un an. Je retournai à Mengao, un mois plus tard, cette fois pour y faire mes adieux. J'allai faire un tour à la "maison", c'est alors qu'Almisi vint m'y retrouver et y déposer un masque gazelle d'une grande valeur, ce masque représentait une somme d'argent non négligeable. "Il n'est pas bon que tout cela quitte le village, bien sûr, nous vendrons d'autres choses, mais nous vérifierons qu'un objet au moins soit déposé ici avant de nous débarrasser des autres". Entre une tradition qui ne trouve plus à se transmettre et l'islam qui s'impose, entre la nécessité immédiate de nourrir les enfants et celle de leur montrer quelque chose de leur passé ancien et plus récent, la "maison" a trouvé sa place. Elle est aujourd'hui gérée par le Département d'Archéologie de l'Université de Ouagadougou. Tous les objets qui y sont présentés proviennent, soit des environs immédiats du village, soit de lieux que la tradition attribue au Lurum d'avant sa conquête par les Moose. Ils constituent de par leurs formes, leurs caractéristiques, les motifs décoratifs qui leur sont associés, leurs provenances et leur rassemblement en un lieu, un système de signes pouvant supporter et scander le dire d'une tradition dont les vieux sont les détenteurs. J'espère qu'une parole dite en *akurumfe*, la langue ancestrale des Kurumba, qui disparaît peu à peu sous la double pression de l'islam et du modernisme, trouve toujours à s'y énoncer.

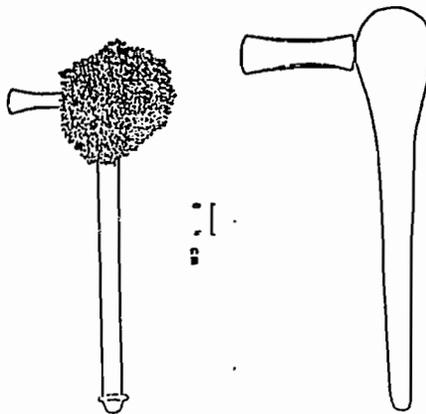
En effet, ce n'est pas au nom d'un quelconque besoin de préserver les "témoins matériels" de l'histoire passée du Lurum que nous avons pris la décision d'ériger cette "maison" ; un objet n'est qu'un objet et comme tel, a une valeur marchande. Celle-ci est d'autant plus élevée qu'il se trouve quelqu'un pour désirer posséder l'objet en question. De cela, bien des Kurumba étaient convaincus et ces objets, ces vieux pots, ces vieux outils, ces vieilles pierres ne leur étaient plus d'aucune utilité. Le rassemblement de ces objets ne fut rendu possible et souhaitable qu'à partir du moment où la perte progressive de la langue et de la tradition fut considérée comme inéluctable. Le chef et les vieux en firent le constat à l'occasion de nos enquêtes : des vieux étaient morts emportant avec eux un savoir qu'ils s'étaient refusés à transmettre et les plus jeunes mêlaient des éléments de Moore, la langue des Moose, à celle des ancêtres ; lorsque nous nous efforcions d'établir un récit en *akurumfe*, certains mots se dérobaient à la mémoire de chacun et il ne se trouvait pas toujours quelqu'un pour le retrouver. Les enfants étaient instruits à l'école publique ou à l'école coranique, ils s'écartaient peu à peu des vieux considérés comme non instruits et les vieux souffraient de cette mise à l'écart. Face à ce problème, l'évidence finit par s'imposer qu'il convenait de tenter de réconcilier la connaissance des traditions et l'école. Le rassemblement de ces objets caractéristiques de la culture des Kurumba fut considéré comme la possibilité pour les jeunes d'accéder à un lieu où les vieux, s'appuyant sur la suite des objets, leur alignement, leur disposition, pourraient livrer un savoir, raconter les choses du passé à de jeunes scolarisés qui pour le moins se verraient transmettre quelque chose dans la langue de leurs ancêtres. Ce musée, ce n'est ni une mosquée, ni une case des ancêtres, mais un lieu public où islamisés et traditionalistes, jeunes et vieux peuvent se rencontrer sans céder sur les principes qui en d'autres lieux les séparent.

Quelques "objets" présentés dans le musée.





## Outils agricoles



" Hache de pluie "

Hache

Gérard Bertrand (1990)

Le musée de Mengao (Burkina Faso)

In : Ferry M.P. (ed.), Gruénais Marc-Eric (ed.), Echard N. (collab.), Quiminal C. (collab.) Anthropologues, anthropologie et musées

Bulletin - AFA, (39), 77-83. ISSN 0249-74-76